

Miracle d'or et d'argent, le trésor du Saint-Sépulcre

Le Saint-Sépulcre à Jérusalem conserve un ensemble de chefs-d'œuvre d'orfèvrerie unique au monde, miraculeusement préservé.

Un ouvrage vient d'en révéler toute la splendeur.

.....
PAR JEANNE FATON

La plupart des trésors se découvrent au hasard d'un coup de pioche, donné par un heureux paysan ou un archéologue chanceux. Celui du Saint-Sépulcre sommeillait en Terre sainte depuis le Moyen Âge, presque au vu et au su de tous, avant la visite de son inventeur, l'historien Álvar Gonzáles-Palacios, dans les années 1980. La mention dans les archives napolitaines d'une lampe de sanctuaire par le sculpteur Lorenzo Vaccaro (1655-1706), envoyée au Saint-Sépulcre en 1690, l'intrigue. Il décide alors de se rendre sur place, et découvre, non pas la lampe disparue, mais des œuvres d'une richesse inouïe, que lui montrent, ici et là, les frères franciscains, gardiens des Lieux saints. Leur publication en 1993, dans son ouvrage *Il Gusto dei principî, arte di corte del XVII et del XVIII secolo*, a la déflagration d'un coup de tonnerre dans le monde des spécialistes d'art décoratif. À la demande des franciscains, l'inventaire des collections s'organise et une équipe de chercheurs français commence à travailler sur le trésor à partir de 2011. Parallèlement, l'idée d'un musée à Jérusalem, le Terra Sancta Museum, se fait jour, pour présenter l'ensemble des richesses méconnues du Saint-Sépulcre (dont une extraordinaire

collection de paramentique). Afin d'en trouver le financement, le trésor voyage en Europe et aux États-Unis, dans cette longue tradition d'aumône aux franciscains, qui a permis le rassemblement même de ces chefs-d'œuvre d'or et d'argent.

Chronique d'un trésor d'orfèvrerie

Son histoire commence dès le XIII^e siècle, lorsque saint François d'Assise se rend à Saint-Jean d'Acre, espérant visiter les Lieux saints. Il laisse, dans ce que l'on nomme alors la lointaine « province de Syrie », occupée par les Ottomans, une poignée de frères franciscains, mus par la volonté d'un dialogue interreligieux et d'une cohabitation aussi pacifique que possible avec la puissance musulmane. En 1342, une bulle du pape Clément VI leur confie officiellement la garde des Lieux saints : c'est ainsi que naît la Custodie de Terre sainte (du latin *custodia* « garde, surveillance »). Ordre mineur et pauvre, les franciscains doivent pratiquer l'aumône, non seulement pour assurer leur propre subsistance, mais aussi pour remplir, à Jérusalem, leurs missions : entretenir les Lieux saints, y célébrer la liturgie, accueillir les pèlerins et servir les populations locales. Ils mettent alors peu à

peu en place, dans les grandes villes des nations catholiques européennes, un réseau d'une redoutable efficacité : les « commissariats de Terre sainte », avec à leur tête un commissaire, chargé de la collecte des dons et de leur envoi à Jérusalem. Le voyage est périlleux – il faut braver sur mer et sur terre pirates barbaresques et brigands – et se fait sous escorte franciscaine, dirigée par un « conducteur ».

À leur arrivée, ces « conduites », qui désignent aussi bien le périple effectué que la manne récoltée, sont méticuleusement consignées et inventoriées dans des registres. Au fur et à mesure que les commissariats se multiplient, le nombre de conduites augmente : s'il n'y a, au début du XVII^e siècle, qu'une seule conduite annuelle, le rythme s'accélère pour atteindre environ une dizaine par an au milieu du siècle suivant : l'âge baroque – où l'Église post-tridentine veut affirmer sa munificence par l'image – est aussi l'âge d'or de la constitution du trésor. En témoignent, en son sein, les fastueux chefs-d'œuvre des orfèvres napolitains, dont le bas-relief de *La Résurrection* (1736), signé Gennaro De Blasio, ou son antependium pour le maître autel de la Pentecôte (1731), tous deux éblouissants théâtres de sculpture. ⊕



Bassin à offrande offert par Louis XIII, Paris, Claude Caignet, début des années 1620, argent repoussé, ciselé et doré, diam. 39 cm.

Calice de Florentius Dalleur (ou de l'empereur Charles VI ?), Vienne, avant 1729, argent, argent doré, émaux peints, traces d'émail, rubis, topazes, citrines, améthystes, chrysolites. Calice : h. 29,5 cm ; diam. du pied 17,5 cm.



à lire

Terra Sancta Museum.
L'orfèvrerie du Saint-Sépulcre, du XVI^e au XVIII^e siècle, sous la direction de Michèle Bimbenet-Privat, éditions Aux Feuillantines, 480 pages, plus de 400 illustrations, 89 €.
Disponible en librairie ou sur le site : aux-feuillantines.com

L'ouverture du Terra Sancta Museum est prévue en 2028. Pour en savoir plus : www.terrasactamuseum.org



Empire germanique et la France, et au rang des moins bons élèves, Venise, le Portugal et les commissariats d'Italie septentrionale (Florence, Gêne et Milan). Les présents des pèlerins individuels, plus humbles, sont regroupés à part. Enfin, ce cortège des nations catholiques se clôt par un outsider inattendu : l'Empire ottoman avec trois objets, dont un aspersoir et

L'archange saint Michel,
détail de l'antependium (devant d'autel)
offert par Antonia de Chamoso
et de Tamayo, Lima (Pérou),
Andrés Chàvez (?), 1681.

Antependium du maître-autel dédié
à la Pentecôte, Naples, Gennaro De Blasio
(actif entre 1724 et 1740), 1731,
argent fondu, ciselé et repoussé,
en partie doré, h 100 cm ; l. 203 cm.



➔ Pour la première fois, un livre étudie de manière exhaustive la collection d'orfèvrerie du Saint-Sépulcre du XVI^e au XVIII^e siècle. Fruit du travail d'une équipe internationale de chercheurs, dirigée par Michèle Bimbenet-Privat – autrice du catalogue des collections d'orfèvrerie moderne du musée du Louvre –, il présente les œuvres les plus exceptionnelles du trésor, soit 131 notices et 214 objets, regroupés par chapitre selon leur prove-

nance géopolitique, et classées chronologiquement. Les poinçons sont reproduits en annexe, avec un glossaire très détaillé. L'Espagne et ses vice-royautés d'Amérique et d'Italie se révèlent ainsi comme les plus grands pourvoyeurs du Saint-Sépulcre, avec Naples et la Sicile qui font toutefois l'objet d'un chapitre séparé : elles ne restent vice-royautés espagnoles que jusqu'au début du XVIII^e siècle. Viennent ensuite le Saint-

son brûle-parfum, en or et argent filigrané, offerts par un Arabe chrétien ; réalisés à Damas, ils sont semblables au modèle reproduit par Jean-Étienne Liotard (1702-1789) sur son tableau *Monsieur Levett et Mademoiselle Hélène Glavani en costume turc* (1740, musée du Louvre).

Un corpus saisissant

Au fil des pages, illustré par de magnifiques détails qui permettent d'en saisir au plus près l'étonnante beauté, se dévoile ainsi un corpus saisissant, tant par le prestige des commanditaires que par sa qualité ou sa rareté. En provenance du Pérou, un monumental devant d'autel (vers 1681) en argent fondu, repoussé et ciselé, donne toute la mesure des richesses du Nouveau Monde ; il est orné de larges volutes de feuillages et de médaillons à personnages, où l'archange saint Michel apparaît en conquérant, coiffé d'une parure de plumes.

Parmi les présents les plus spectaculaires des rois d'Espagne, figure le baldaquin eucharistique de Philippe IV : ce travail messinois, haut de près de 2 mètres, daté de 1665, reproduisant l'abside d'une église, flanquée de colonnes corinthiennes et encadrée d'angelots en cuivre doré chantant la gloire divine, est incrusté de plusieurs centaines de pierres précieuses et semi-précieuses. Les souverains français, donateurs moins prolifiques, mais désireux d'affirmer une prééminence française sur les Lieux saints, n'en sont pas moins présents avec des pièces exceptionnelles, tels que deux grands bassins au décor fleurdelisé, réalisés par l'orfèvre parisien Claude Caignet au début des années 1620 : ils appartiennent à une chapelle d'argent offerte par Louis XIII et complétée par Anne d'Autriche par un ensemble de pique-cierges. Avec une grande croix de procession offerte par cette même souveraine, un bâton pastoral (1654-1655),

un calice et sa patène (1661-1663) de l'orfèvre parisien Nicolas Dolin, donnés par Louis XIV, ce sont les inestimables témoins d'une orfèvrerie royale française fondue pour les besoins des guerres ou détruite par le vandalisme révolutionnaire. Enfin, le Saint Empire se singularise par les nombreux dons de ses souverains et une production viennoise originale de vaisselle liturgique rococo, ornée d'émaux peints et de pierreries. La lampe de sanctuaire de l'impératrice Marie-Thérèse, par l'orfèvre Johan Caspar Kriedemann (1758), résume à elle seule, par son programme iconographique, les ambitions politiques et religieuses des Habsbourg. Elle constitue encore un autre extraordinaire *unicum* du trésor du Saint-Sépulcre, un exemple de cette « pauvre richesse », miraculeusement préservée jusqu'à nos jours, des tumultes et vanités du monde, par des frères en robe de bure. ■

